

PRÉAMBULE

Oui, c'est bien la fameuse histoire du vaillant petit tailleur telle que l'ont recueillie les frères Grimm en 1812 dans leur première anthologie de ces contes et récits populaires parfaitement ineptes qu'ils tenaient pour la plupart de la vieille servante de leur ami le pharmacien Wild, bavarde et puéride grand-mère, radoteuse autant que l'Ancien Monde dans le Nouveau, prénommée Marie, mais aussi des veuves oisives du village de Kassel, Dorothea Viehmann et les sœurs Hassenpflug, pour ne citer que ces trois hystériques, et d'autres sources encore, plus ou moins complémentaires ou contradictoires. C'est bien cette fameuse histoire enfantée confusément par des générations de beaux parleurs qui ne se taisaient que pour boire, retouchée à l'eau de rose et au hachoir par les mères de famille à l'intention de fillettes et de garçonnets ensommeillés qui la poursuivaient en rêve n'importe comment, finalement donc saisie au vol et

apprêtée pour l'édition par Jacob et Wilhelm Grimm tandis que leurs trois autres frères humaient l'air du pays, je suppose, puis de nouveau soumise à tous les avatars d'adaptations grossières, imprécises et souvent niaises, fameuse histoire, sans doute, mais qui pâtit en somme depuis l'origine de n'avoir pas d'auteur : il n'est pas trop tard pour lui en donner un.

Ce sera moi.

Mes états de service plaident en ma faveur. J'irais volontiers jusqu'à dire qu'ils valent désignation. J'estime en effet avoir fourni assez de preuves de mes compétences en la matière pour me sentir autorisé à occuper cette place vacante sans me faire prier davantage.

D'ailleurs, il serait plus juste de dire que je me dévoue en acceptant ce travail. Ingrate besogne s'il en est, je vais donc retracer une à une dans leur succession naïve et leurs emboîtements fastidieux les péripéties d'un conte cousu de fil blanc que l'on aura la loyauté de ne point comparer aux compositions originales fraîches émoulues de mon cerveau.

Je n'invente rien cette fois. J'hérite d'un vieux songe. J'en suis encombré. C'est à moi qu'incombe la responsabilité de revendiquer l'œuvre collective et de la signer. L'heure est venue de congédier mes collaborateurs de l'ombre.

L'imagination populaire est intarissable, jamais je ne prétendrai le contraire. Je le répète même ici bien volontiers. L'imagination populaire est intarissable. Comment en irait-il autrement d'une source de glu ? Quelques personnages archétypaux piégés là dans des postures grotesques mais conformes à ce que l'on attend d'eux entretiennent les uns avec les autres des rapports prévisibles, limités en vérité par le jeu restreint des combinaisons et des échanges possibles dans cette colle épaisse, agglutinante.

Ainsi l'ogre mange ou ne mange pas l'enfant.

S'il le mange, ou bien il n'en fait qu'une bouchée, ou bien il en garde un peu pour le lendemain.

On a vite fini d'explorer les choix qui s'offrent à lui.

S'il se modère par crainte de manquer, l'ogre a bien tort, sachant que le puceau et la pucelle qui se courent après tout au long de ces histoires, une fois la jonction réussie, ne bougeront plus que l'un dans l'autre pour assouvir sa faim énorme. *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants*. Ses prélèvements de chair fraîche constitueront même ce que le démographe et le chasseur comme un seul homme appellent une régulation nécessaire de la population (faute de quoi, en effet, l'explosion de la natalité enregistrée à la fin des contes créerait inévitablement à terme un de ces graves déséquilibres qui obligent la nature à bafouer ses lois les mieux établies dans le but de